

■ Art contemporain | Musées

Le musée fou du "diable"

► Ce week-end s'est ouvert, en Tasmanie, l'incroyable musée d'art contemporain "Mona", de David Walsh.

► Un multimilliardaire devenu riche grâce au jeu.

Portrait Guy Duplat

Wim Delvoe n'en est pas encore revenu. Il était ce week-end à l'autre bout du monde, près de Hobart, la capitale de la Tasmanie, la grande île au sud de l'Australie, pour l'ouverture du "Mona", le "Museum of Old and New Art" du milliardaire David Walsh. Celui-ci a investi 180 millions de dollars dans une collection ahurissante et dans un musée non moins étonnant. "Il y avait là Nick Cave et une foule énorme. Et mon chauffeur de taxi m'a expliqué qu'avec ce musée, David Walsh a fait plus pour la Tasmanie en trois jours, que le gouvernement australien en 14 ans", explique l'artiste gantois.

Il faut imaginer, au bord de la rivière Derwent, un grand domaine privé appelé "Moorilla", avec des restaurants, un vignoble, des pavillons à louer. Derrière un mur de béton et de verre, on a accès au musée, entièrement creusé dans la colline, sur trois étages souterrains et 6000 m² d'exposition. L'architecte Nonda Katsalidis a dû évacuer 60000 tonnes de pierres et de terre. David Walsh accueille les visiteurs avec son look hippie et ses longs cheveux blancs. Il surnomme son musée "un Disneyland subversif pour adultes". Une rampe-tunnel de 17 m de long permet d'entrer dans des espaces sombres et labyrinthiques comme du Piranèse, creusés dans la terre avec, au-dessus, un terrain de tennis.

David Walsh y expose 2000 pièces de sa collection en trois étapes: d'abord, l'art antique avec des momies égyptiennes, des mosaïques romaines et des milliers de monnaies grecques. Un objet date de 4000 ans avant JC. Ensuite,



Le "Cloaca n°10", la machine à faire des excréments de Wim Delvoe, au centre du musée "Mona" de David Walsh en Tasmanie. Les "amphores suspendues" sont les réacteurs chimiques dans lesquels circulent les aliments, et reproduisant exactement la digestion humaine.

place à l'art australien dont il est un des principaux collectionneurs. C'est là qu'on peut voir une pièce historique de l'art moderne australien: "Snake", datant de 1970, de l'artiste Sidney Nolan, un ensemble de 45 m de long, qui comprend 1 620 tableaux.

Mais c'est bien sûr le volet sur l'art contemporain qui intéresse d'abord les visiteurs. Cela fait plusieurs années que David Walsh achète de grandes œuvres sur le marché et passe des commandes étonnantes aux artistes. On y trouve aussi bien deux grands Damien Hirst et un Paul McCarthy que deux sculptures de notre compatriote Berline de Bruyckere (des chevaux morts). On dit qu'il a acheté aussi l'œuvre monumentale de Jan Fabre, "Je crache sur ma tombe", qu'on avait vue au Louvre.

David Walsh fit sensation l'an dernier, en France, par son pacte avec l'artiste Christian Boltanski, celui qui exposa au Grand Palais en 2010 et qui représentera la France cet été à Venise. Walsh a signé un contrat avec lui, un viager. Jusqu'à la mort de Boltanski, tous les faits et gestes de l'artiste dans son atelier se-

ront filmés "live" en visioconférence, et retransmis dans une "grotte" de son musée en Tasmanie. David Walsh a calculé que le prix qu'il payait chaque mois serait une bonne affaire si Boltanski mourait avant huit ans, sinon c'est l'artiste qui gagne. Boltanski a qualifié cela de "pacte avec le diable de Tasmanie", car Walsh affirme qu'il ne perd jamais, "ce que seul un diable ose dire".

Le pacte de Boltanski, nous explique Delvoe, fait partie des œuvres les plus discutées par le public. La première étant la sienne, le "Cloaca n°10 professionnel", la "machine à faire des cacas", spécialement construite pour le musée de David Walsh. Deux fois par jour, il faut nourrir la machine avec de vrais aliments et elle produit alors des excréments "humains". "On a changé son design en plaçant les réacteurs chimiques simulants la digestion dans des sortes d'amphores grecques suspendues au plafond comme on le fait aujourd'hui pour les toilettes" (notre photo). A côté de Wim Delvoe, il y a l'œuvre de Jannis Kounellis qui ajoute son odeur à celle du "Cloaca": sept carcasses entières de

bœufs qui pourrissent et qu'il faut remplacer tous les trois jours (elles servent aussi à "nourrir" le "Cloaca"). "C'est une critique du gaspillage", dit Wim Delvoe. Une œuvre de Stephen Shanabrook montre un torse en chocolat qui est ce qui reste du corps d'un auteur d'attentat suicide. Gregory Green a imaginé une Bible et un Coran, devenus les récipients de bombes. Une œuvre intitulée "La Sainte Vierge" avait été qualifiée de blasphématoire par le maire de New York. On croise encore une machine à suicide de Philip Nitschke. Une salle est entièrement remplie par 6000 livres totalement blancs, une œuvre du Cubain Wilfredo Prieto. Les énormes sculptures d'Anselm Kiefer pour le Grand Palais, "Sternenfall", ont été achetées par David Walsh pour son musée.

Celui-ci est entièrement gratuit et il prévoit déjà en octobre une grande rétrospective Wim Delvoe (David Walsh voudrait y retrouver aussi des cochons tatoués vivants) et, ensuite, une expo montée par Jean-Hubert Martin qui monta en 1989 à Beaubourg les mémorables "Magiciens de la terre".

David Walsh, 48 ans, souffre d'une forme légère d'autisme (le syndrome d'Asperger) et est, disent ceux qui l'ont vu, d'une incroyable intelligence. "Et il se souvient de tout", dit Delvoe. Il a mis au point des algorithmes pour gagner au casino et au tiercé, aidé maintenant par une équipe d'une cinquantaine de personnes dans son genre, au point que le gouvernement australien pense à taxer les gains du jeu pour diminuer ses bénéfices. Car c'est grâce au jeu qu'il a pu amasser une énorme fortune. On dit que sa collection lui a déjà coûté 100 millions de dollars et son musée, 80 millions de dollars.

"Il est une sorte de Robin des Bois, s'enthousiasme Wim Delvoe, un homme très généreux, un roi Midas qui transforme ce qu'il touche en or." Delvoe fait une comparaison avec les ennuis qu'on lui fait, en Flandre, quand il veut changer légèrement son château, alors qu'"ailleurs dans le monde cela bouge beaucoup et vite. Trop de règlements briment les artistes chez nous."

■ Photographie | Exposition

L'œil inquisiteur de l'apartheid

► Pendant 60 ans, David Goldblatt a photographié Johannesburg.

Guy Duplat
Envoyé spécial à Paris

À 80 ans, David Goldblatt (né en 1930 à Randfontein) fait figure de père de l'école sud-africaine de photographie où on retrouve d'excellents photographes comme Guy Tillim et Roger Ballen. Mais à cet âge respectable, il n'a rien perdu de son acuité. Il le démontre avec l'exposition qui lui est consacrée à Paris, à la Fondation Cartier Bresson, et qui couvre tout son travail sur la ville de Johannesburg, de 1948 à 2010. Un travail dont le fond est évidemment politique: comment pourrait-on l'éviter dans le pays de l'apartheid! Il s'en est expliqué: "Lorsque j'ai décidé de devenir photographe, c'était pour moi une manière d'être politiquement actif. C'était un acte politique en soi". Et encore: "La photographie m'a aidé à résoudre ce dilemme: vivre dans ce pays ou émigrer".

Il n'a jamais émigré et il fut l'observateur attentif des ségrégations. Il a choisi d'éviter les clichés spectaculaires, les émeutes, les violences, le photojournalisme. Il montre plutôt comment les choses de la vie parlent de l'apartheid mieux qu'une photo choc. Dès les années 50, il photographie d'un côté, les Blancs, de l'autre les Noirs, et la juxtaposition est éclairante: pour les uns, le service en cristal et les bancs "only for white", pour les autres, la misère.

Il montre aussi comment la discrimination peut agir sur le territoire et l'urbanisme. Johannesburg est une ville récente, née en 1886 avec la découverte des mines d'or. Bien sûr, les Blancs dirigent, mais il leur fallait bien une main-d'œuvre noire qu'on veillait à placer proche des mines, mais pas trop près des Blancs. "L'un des pires effets de l'apartheid, explique Goldblatt, c'est qu'il a empêché d'appréhender le mode de vie de l'autre". C'est là que le photographe peut agir.

Il montre par des photos apparemment anodines, les maisons des uns et des autres et comment cela se passe quand il s'est agi de regrouper les populations par races: ici, on coupe une maison, là, on chasse un ménage. On montre la chambre d'un couple de Noirs obligés de déménager dans un bungalow trop petit et qui a dû couper 30 cm de son lit!

Il a suivi avec espoir, l'arrivée de Mandela au pouvoir, mais sans per-



David Goldblatt: Enfants à la frontière entre les quartiers des Noirs et des Blancs, entre Pageview et Mayfair, avril 1952.

dre son œil inquisiteur. Johannesburg a changé de visage. Vite, les Noirs pauvres ont envahi le centre-ville mais les Blancs et les Noirs riches ont installé dans la banlieue, des ghettos dorés, surprotégés et barricadés.

David Goldblatt a reçu en 2009, le prix de la Fondation Cartier-Bresson. Il en a profité pour réaliser un projet délicat et, au final, très réussi. En Afrique du Sud, le thème de l'insécurité et de la peur est omniprésent: chacun craint l'autre, mais personne ne connaît le visage de ces voleurs, assassins ou violeurs. Son projet appelé "ex-offenders", a consisté à retrouver des anciens délinquants ayant purgé leur peine, sur la voie de la réhabilitation, et qui ont accepté de poser pour lui sur les lieux mêmes de leurs crimes ou délits et de raconter leur histoire. C'est chaque fois, une histoire de misère, de drogue, de discriminations, de déclassement social qui est à la base du vol, du meurtre ou du viol. Cela n'excuse rien, mais entendre ces récits et voir les visages de ces "délinquants" change notre propre regard. Ils deviennent des hommes et des femmes avec un nom et un visage. Au deuxième étage de la Fondation, cette galerie de photographies et d'histoires vécues est impressionnante et d'un très grand humanisme.

→ David Goldblatt, à la Fondation Henri Cartier-Bresson, 2, impasse Lebourg, Paris, jusqu'au 17 avril. A Paris, avec Thalys, 25 trajets par jour, en 1h20.

LES CAPRICES DE MARIANNE et FANTASIO d'Alfred de MUSSET.



Avec : Lisa DEBAUCHE, Elisabeth WAUTIER, Jean-François BRION, Gauthier JANSEN, Laurent RENARD, Manuela SERVAIS, Michel PONCELET, Vincent VANDERBEEKEN, Dominique RONGVAUX, Jean-Claude FRISON, Yves CLAESSENS.

Mise en scène : Jean-Claude IDÉE.
Décors et costumes : Ludwig MOREAU.

Au THÉÂTRE ROYAL DU PARC : jusqu'au 12 février 2011.

WWW.THEATREDUPARC.BE ou 02/505.30.30



Jeudi 27 janvier
12h30 - 14h00

James Ellroy
dédicace
LA MALÉDICTION HILLIKER

www.filigranes.be

filigranes Avenue des Arts, 39-40 | 1040 Bruxelles Tel: +32 2 511 90 15 | Fax: +32 2 502 24 68